

Pasteur Agnès Adeline-Schaeffer, culte pour l'Oratoire du Louvre le 17 Mai 2020

Lecture : Évangile de Jean, chapitre 21, versets 15 à 19

Amis, Frères et Sœurs,

Nous avons laissé, il y a quelques temps, Jésus et ses disciples, au bord du lac de Tibériade, en train de partager le petit-déjeuner de la réconciliation. Je vous propose de les retrouver ensemble, sur la plage, toujours dans cet entre-deux.

On peut imaginer les questions qui traversent l'esprit des disciples. Ils sont là en présence de Jésus, en présence de l'impensable et de l'impossible. Leur maître est avec eux, revenu du séjour des morts. Mais aucun d'eux n'ose poser de question. Tout ce qu'ils vivent depuis quelques temps est d'une densité absolue. Que dire ? Par quoi commencer ? Pourquoi ne l'ont-ils pas reconnu tout de suite ? Et quelle est cette peur qui ne les quitte pas vraiment, malgré sa présence ? Jésus est là, au milieu d'eux, qui refait avec eux les gestes simples du partage du pain et du poisson, mémoire du dernier repas, dans la chambre haute, la nuit de son arrestation. Cela devrait être suffisant pour être rassuré et continuer. Il semble que non.

A la fin du repas, un dialogue inattendu s'engage entre Pierre et Jésus.

Jésus interpelle Pierre. « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

Jésus posera cette question trois fois.

La triple question de Jésus sera nuancée et graduelle, tout comme la réponse de Pierre.

La première, c'est : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? »

Que faut-il comprendre par « ceux-ci » ? Les poissons ? Les disciples ?

Jésus demande à Pierre s'il l'aime plus que ce qu'il est en train de faire : est-ce que tu m'aimes plus que ton bateau et tes filets de pêche ? M'aimes-tu plus que ta propre vie quotidienne ? Est-ce que tu m'aimes plus que ceux-ci ne m'aiment ?

On ne sait pas si Jésus a fait, en araméen, un jeu de mots, avec le verbe aimer. Toujours est-il que dans le texte grec de l'évangile de Jean, l'auteur marque la nuance du verbe « aimer » par l'emploi de deux verbes bien distincts : « agapao » et « phileo ».

Pourquoi cette distinction ? Le verbe « agapao » donnera le nom « agapé » pour désigner cet amour humain, d'origine divine, désignant un amour inconditionnel. Cet amour implique la confiance et la fidélité dans l'engagement, par la suite. Le verbe « philéo », lui, désigne un amour qui reconnaît ses limites mais aussi une relation humaine marquée par la tendresse. Les nuances sont subtiles et ne s'opposent pas forcément.

A la question de Jésus : as-tu de l'amour pour moi ?

Pierre répond : Oui, j'ai de l'affection pour toi. Je t'aime, comme un frère, un ami.

Jésus lui dit : « Pais mes agneaux ».

Voici ce qu'écrit Saint-Augustin (Augustin d'Hippone) dans sa méditation sur ce chapitre de l'Évangile : « *Le Christ ressuscite dans la chair et Pierre dans l'Esprit, car le premier avait perdu la vie dans sa Passion, et le second dans son reniement. Ressuscité des morts, le Christ ressuscite Pierre par son*

amour. Il l'interroge, lui fait affirmer son amour et lui confie ses brebis ».

« Pais mes brebis ». « Sois le pasteur de mes brebis ».

Autrement dit, Jésus confie à Pierre le soin des croyants, mission pour laquelle il l'avait appelé, la toute première fois, dans une autre crique, au bord du lac. (Luc 5:1-11).

Jésus pose à nouveau cette question pour la deuxième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? », ce qu'on pourrait traduire aussi par « m'aimes-tu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de toute ta pensée ? »

Jésus veut confier à Pierre ce qu'il a de plus important pour lui : le soin des hommes et des femmes qui ont placé leur foi en lui, non seulement les compagnons d'aujourd'hui, mais ceux qui arriveront par la suite. Il veut donc s'assurer de l'amour sans réserve de Pierre. La réponse de Pierre est honnête. Il aime vraiment Jésus. Mais il vient d'expérimenter les limites de son amour, au moment de l'arrestation de son Maître. Il sait maintenant qu'il l'aime avec les limites de sa condition humaine.

Jésus, lui, aime Pierre, sans condition, et il le lui montre encore plus à la troisième question, quand il se met au diapason de Pierre. Il le rejoint dans sa fragilité, en employant le même verbe que lui : « Simon, fils de Jean, es-tu mon ami ? » Autrement dit : M'aimes-tu malgré ce que tu es ?

De quoi Jésus a-t-il besoin de la part de Pierre ? Pierre n'a-t-il pas sauté hors du bateau, avec son vêtement ceint autour de la taille, manifestant encore sa fougue et son enthousiasme pour le servir ?

N'était-ce pas suffisant pour partir en mission ?

Mais pour mandater Pierre, vers un avenir totalement neuf, il lui faut encore répondre à cette question : « M'aimes-tu ? » Jésus a besoin de sa réponse existentielle, parce que c'est de cette réponse que tout son témoignage futur va dépendre.

Pierre est attristé de cette insistance, qui lui rappelle ses heures sombres, mais il lui faut passer par cette porte étroite, pour ressusciter, ici et maintenant, de son vivant, et retrouver la lumière. Il doit aller au bout de la vérité qui est la sienne et sortir de cet isolement intérieur qui est le sien.

Pierre le reconnaît pleinement, quand il répond : « Seigneur ! Toi, tu sais tout ! Tu sais que je t'aime »...que je suis ton ami, sous-entendu, malgré mes faiblesses...malgré mes illusions sur moi-même, malgré mon abandon....Toi Jésus, tu sais bien que je t'aime. Et on peut entendre, dans cette réponse de Pierre, comme un écho du psaume 139 : « Seigneur, tu sais tout de moi »...

Pierre se laisse façonner, par l'amour du Christ, celui-là même qui lui avait lavé les pieds, et à qui il avait répondu, dans un sursaut d'orgueil : « Toi ? Me laver les pieds ? Jamais ! » (Jean 13:8).

Peut-être Pierre se souvient-il de cette parole : « Ce que je fais, tu ne peux le savoir à présent, mais par la suite, tu comprendras ». (Jean 13:7).

Ou encore : « Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard ». (Jean 13/36).

C'est maintenant que, ce qui a été dit et vécu avant, prend ici tout son sens.

Jésus pose une question fondamentale : M'aimes-tu ?

La seule parole de Pierre, c'est de protester son amitié tendre et lucide.

La seule parole du Christ, c'est de s'assurer de cet amour, et sa seule réponse, sera de lui confier ses brebis. Parce que l'amour pour lui se traduit par un service auprès des autres. Et ce service s'enracine dans cet amour, premier, inépuisable et sans cesse renouvelé.

Jésus va chercher Pierre, dans le confinement de son être. Confinement est un mot qui nous est devenu familier ces deux derniers mois. Même si, avec précautions, nous commençons à en sortir, nous savons maintenant ce qu'être confiné veut dire. Confiné, c'est être aux confins, aux limites d'un pays ou d'un territoire, fermé par une frontière. C'est vivre dans un espace restreint, avec des gestes limités et répétitifs, qui mettent à l'épreuve notre patience et nos résistances. C'est aussi la révélation de nous-mêmes, le dévoilement souvent peu glorieux de nos vulnérabilités et de nos propres arrangements avec nous-mêmes.

Jésus vient chercher Pierre pour le sortir de cette pensée confinée, selon laquelle, peut-être, il ne se sent plus digne de sa mission, après son reniement.

Mais Pierre, pas plus que les autres, n'est réduit aux actes négatifs de son existence.

Et en ce sens-là, le passage de cet Évangile est important, car Jean nous montre ici ce qui constitue la relation au Dieu de Jésus Christ : une amitié ouverte, un amour confiant, délivrés de toute angoisse et de toute culpabilité. Jésus aide Pierre à se pardonner à lui-même. Il ramène son disciple des confins de lui-même, pour le replacer au centre de sa mission : être « pécheur d'hommes », comme cela lui a été demandé, la première fois (Luc 5:10), et « bâtir son église » (Mt 16:18), mais aussi de « prendre soin » de ceux qui, à la suite des disciples, vont croire et se mettre en route pour un avenir nouveau, qui passera par la proclamation de l'Évangile, jusqu'au don de leur vie. (Jean 21:19).

Car, aux trois questions posées, Jésus ajoute quelque chose de grave : devenu vieux, Pierre sera conduit non seulement au martyre, mais aussi au témoignage, transformé d'année en année, par cet amour réciproque, qui aura changé sa vie en profondeur dans ce qu'il est convenu d'appeler une conversion, qui aura vaincu ses peurs et ses présomptions.

Ce texte nous rejoint aujourd'hui, là où nous en sommes, en cette sortie de confinement. Cette pandémie, période inédite de nos vies personnelles comme de nos vies en société, a confirmé mondialement de nombreux dysfonctionnements, dont les prophètes modernes nous alertaient régulièrement. Elle remet en cause des certitudes et des habitudes bien ancrées. Cela vaut aussi pour la vie et le témoignage souvent infructueux d'une Église, au sens universel du terme, réduite souvent à une bonne gestionnaire du religieux. Tout cela conduit à repenser l'avenir. « Cette pandémie a créé d'immenses interrogations, de très fortes attentes, de grandes promesses. Accouchera-t-elle d'une souris ? » Écrit Nathalie Leenhardt dans l'éditorial de l'hebdomadaire Réforme. Mais un avenir ne change pas, sans changer les habitudes ni les modes de pensée qui les ont engendrées. C'est une période déstabilisante et peu rassurante, qui s'annonce, parce qu'elle oblige à une transition incertaine et néanmoins confiante.

Les premiers disciples, envoyés, « mandatés » par le Ressuscité pour ouvrir un avenir, ont exprimé, avec ce qu'ils avaient compris de lui, une fidélité vivante à Jésus de

Nazareth, jusqu'au don de leur vie. Petit à petit, ils ont imaginé « le monde d'après » la mort et la résurrection du Christ, donnant naissance à une nouvelle forme de vie communautaire. Leur témoignage a patiemment changé les habitudes religieuses de leur époque, mais aussi la foi de leur époque, la relation entre l'homme et Dieu, et modifié les relations interpersonnelles. Puis l'Église primitive est devenue un christianisme de plus en plus installé. Chaque fois que l'Église a oublié les plus petits, chaque fois qu'elle est allée trop loin dans sa suprématie, elle a été périodiquement remise en question. Ce qui l'a conduite à traverser des périodes de crises, parfois meurtrières, mais débouchant sinon sur des ruptures, en tout cas sur « la constante nécessité d'une critique réformatrice », pour reprendre une des orientations du mouvement « Évangile et Liberté ».

A notre tour, dans la foi qui est la nôtre, nous sommes mandatés également par le Ressuscité, pour un nouvel avenir. Des chrétiens, toutes dénominations confondues, s'éloignent actuellement de la foi traditionnelle, pour des raisons de doctrines, de langages ou de rites, vécus comme dépassés, mais ils se rencontrent pour réfléchir, travailler ensemble, afin d'ouvrir un « christianisme d'avenir », basé sur la réconciliation entre intelligence et foi. Aujourd'hui, cette réflexion est entre nos mains ; elle est confiée à notre intelligence, celle de notre savoir comme celle de notre cœur, pour exprimer notre fidélité à Jésus de Nazareth, vingt siècles après sa venue, avec des mots et des symboles qui rendent audible notre foi, à nos contemporains.

Mais cela ne se fera pas sans donner notre amour, si imparfait soit-il. Que ce soit en Église, ou individuellement, nous sommes perpétuellement des chercheurs de Dieu appelés non pour nos performances, mais plutôt à cause de nos défaillances. Notre marche est chaotique, faite d'avancées et de reculs, de méfiance et de confiance, de concordes et de discordes, d'abandons et de reniements, mais aussi de retours et de nouvelles conversions. A chaque recommencement que le Dieu de Jésus-Christ nous offre de vivre, une seule question fondamentale subsiste : « M'aimes-tu ? »

Cette question renvoie à la volonté de Dieu, initiée dans les dix paroles transmises par Moïse, puis synthétisée par Jésus : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toute ta force, et ton prochain comme toi-même ».

Finalement, il n'y a aucun autre commandement plus grand que ces deux là.

De notre réponse jaillira un avenir tout neuf, né d'une rencontre en vérité.

Amen.

Ouvrage consulté : « Manifeste pour un christianisme d'avenir » actes de la journée d'études du 5 octobre 2019, éditions Karthala.

Référence : Saint-Augustin – extrait du 2^{ème} Traité - pour le samedi de Pâques. Colonnes 579 et 580.

Hebdomadaire Réforme 3850 : Nathalie Leenhardt, éditorial du 14 mai 2020.

Citation : « On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré », attribuée à Albert Einstein.